

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres















































































A L-H A F I.

Persecuter, piller, ruiner, dévorer les hommes par cent mille, & vouloir paroître l'ami des hommes en quelques individus? Vouloir imiter un Dieu bon, dont la main bienfaisante, s'ouvrant également pour tous les hommes, verse même dans les déserts, la lumière & la rosée; & n'avoir pas comme Dieu la main toujours remplie, ne seroit pas aliénation d'esprit?

N A T H A N.

C'en est assez ! Ecoute.

A L-H A F I.

Que je vous parle aussi de ma folie. Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour trouver encore un prétexte plausible à ces visions de Saladin, & oser s'en servir pour y prendre part? Comment? Ce ne seroit pas être insensé?

N A T H A N.

Al-Hafi, hâte-toi de rentrer dans ton désert. Je crains que parmi les hommes, tu ne desapprennes à être homme.

A L-H A F I.

Vous avez raison, je le crains aussi. Adieu.

NATHAN.



















































Vois-tu. Je parie que tu ne t'attendois pas à cela ?

S I T T A H.

Non vraiment. Pouvois - je m'attendre que tu feroit las de ta reine ?

S A L A D I N

Moi, de ma reine ?

S I T T A H.

Je ne gagnerai donc aujourd'hui que mes mille Dinares, & pas un Nazerin de plus.

S A L A D I N.

Comment donc cela ?

S I T T A H.

Tu le demandes ? Parce que je vois que tu veux absolument perdre. — Mais je n'y trouve pas mon compte. Car outre que ce jeu n'est pas trop amusant en le jouant ainsi ; je gagnerai moins que si j'avois perdu. Te souviens-tu, de m'avoir toujours donné le double de la mise, pour me consoler de la perte de la partie ?

S A L A D I N.

Ha, ha, petite sœur, il me semble que tu ne perdois pas sans dessein !

S I T T A H.

Il est du moins très-possible que ta libéralité,



















S I T T A H.

Es-tu fol ?

A L - H A F I.

Mais le jeu n'est pas fini ! Mais vous n'avez pas perdu, Saladin !

S A L A D I N *toujours distrait.*

Paie, paie !

A L - H A F I.

Paie , paie. Mais voilà votre reine !

S A L A D I N *toujours rêveur.*

Elle ne compte plus. Elle n'est plus du jeu.

S I T T A H *bas à Al-Hafi.*

Finis donc , & dis moi d'envoyer à ta caisse pour recevoir mon argent.

A L - H A F I.

Comme d'ordinaire , s'entend. — Quand votre reine ne seroit plus du jeu , vous n'êtes pas matte pour cela !

S A L A D I N *allant tout-à-coup brouiller le jeu.*

Je le suis. Je veux l'être.

A L - H A F I.

























































D A Y A.

Le Sultan a envoyé. Le Sultan veut vous parler. Dieu, le Sultan !

N A T H A N.

Le Sultan me veut parler ? à moi ? C'est qu'il desire fans doute voir ce que j'apporte de nouveau. Réponds seulement que je n'ai encore déballé rien, ou peu de chose.

D A Y A.

Non, non ; il ne veut rien voir que vous ; vous en personne, & sur l'heure ; le plutôt possible.

N A T H A N.

J'irai. Va-t-en, va, rentre.

D A Y A.

Ne le prenez pas mal, noble Chevalier.—Dieu ! nous sommes si inquiets, de ce que veut le Sultan.

N A T H A N.

Nous allons le favoir. Rentrez, Daya, rentrez.

































## A C T E III.

*La Maison de Nathan.*

## S C E N E P R E M I E R E.

R E K A , D A Y A .

R E K A .

RACONTE-moi donc , Daya , comment mon Pere disoit cela ? « Que dans un moment je devois » m'attendre à le voir ? » Cela veut dire — n'est-ce pas ? — qu'il doit arriver tout de suite ? — Mais combien cependant y a-t-il de momens déjà passés ! — Mais faut-il encore penser au passé ? — Je ne veux vivre que dans chaque moment à venir. Celui qui doit l'amener , arrivera pourtant.

D A Y A .

Oh le maudit courier de Saladin ! Car sans lui , Nathan l'auroit certainement amené.

R E K A .

Et quand ce moment sera venu ; quand le plus doux , le plus vif , le plus ardent de mes vœux sera rempli. . . . Eh bien , après ? — après ?

G iv

















































## S C E N E V I.

N A T H A N *seul.*

**H**EM ! hem ! — Voilà de l'extraordinaire ! — Où suis-je donc ? — Que demande le Sultan ? — Je ne fais ! — Je m'attends à lui donner de l'argent ; & il veut — de la vérité. De la vérité ! & il la demande — comptant , — comme si la vérité étoit une monnoie ayant cours ! — Oui, elle ressembleroit encore assez à cette ancienne monnoie, dont le poids faisoit la valeur ! Mais elle n'a pas la moindre ressemblance avec la monnoie de nos jours, qui n'a besoin que d'être comptée, & dont l'empreinte seule marque le prix. — Feroit-on entrer la vérité dans la tête, comme on entasse l'or dans une bourse ? Qui donc est ici le Juif ? moi, ou lui ? — Mais — Peut-être ne voudroit-il pas la vérité, *en vérité* ? — Non, le soupçon qu'il puisse abuser de la vérité, est à mes yeux trop vil ! — trop vil ? — Y a-t-il donc rien de trop vil pour les Grands ? — Mais cependant quelle démarche brusque ? On commence du moins par frapper à la porte, quand l'on s'en approche comme ami. — Il faut ici de la prudence ! — Et comment parer ces



































































































170 NATHAN LE SAGE,

seule, qui change les projets d'un homme tel qu'Assad. D'autres ennemis le surprennent quelquefois, & le plus fort succombe comme le plus foible. — Mais soit ! — Il faut cependant que je compare ce portrait avec le jeune Templier ; il faut voir à quel point il m'a fait illusion.

S I T T A H.

Voilà pourquoi je te l'apporte. Mais donne-le moi, donne ! L'œil d'une femme s'y connoît mieux.

S A L A D I N à un Esclave qui entre.

Qui est là ? — le Templier ? — qu'il entre !

S I T T A H.

Pour ne point vous être importune, pour ne point le troubler par ma curiosité, je m'éloigne un peu. (*Elle s'assied sur un sofa, & se couvre de son voile.*)

S A L A D I N.

Très-bien. (*à part*) Et je brûle d'entendre le son de sa voix ! — Le son de la voix d'Assad doit encore dormir quelque part dans mon ame !



















































































































































































































































































































S T R A T O.

Il meurt ! — Suis-je un traître , Seigneur , en pleurant ton ennemi ? Je ne puis retenir mes larmes. C'est un étonnant jeune homme !

A R I D Æ U S.

Pleure-le ! — Et moi aussi, je le pleure. — Viens ! il me faut mon fils ! Mais ne me dis rien, si je l'achete trop cher ! — Nous avons en vain répandu des torrens de sang, nous avons en vain conquis la moitié du monde ; voilà qu'il nous enleve tout le fruit de nos triomphes, ce vainqueur, encore plus grand que nous ! — Rends-moi mon fils ! Et quand j'aurai mon fils, je ne veux plus être Roi. Vous croyez donc, vous autres hommes, qu'on ne s'en lasse pas.

*Fin du septieme Volume.*

